

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Frais de représentation

Jean Larose

Volume 23, Number 6 (138), November–December 1981

Hair la France?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Larose, J. (1981). *Frais de représentation*. *Liberté*, 23(6), 65–87.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Frais de représentation

JEAN LAROSE

L'ÉCRIT :

Pas un mot n'atteindra le guichetier du métropolitain, dans sa guérite climatisée, qu'il n'ait subi la chicane d'un étrange filtre. Comment le décrire ? L'ouverture désignée au commerce des voix, afin de garantir l'employé d'une infection, fut ménagée en zigzag, de manière que le seul son touche l'oreille laborieuse, l'air de millions de souffles peut-être pas sains se heurtant au bouclier de plexiglas, marqué, au-dessus d'une flèche impérieuse : « Parlez ici, devant l'hygiaphone ». En lâchant dans l'urne son ticket, le voyageur montréalais entrevoit, plus bas, au rebord du hublot, quelques caractères sur une plaquette vissée au châssis. Aguiché par le pressentiment d'un rébus, un penseur s'arrête un jour en ce goulot, au risque d'y bloquer la queue de l'heure de pointe, et note :

80, avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny

94720, Fontenay-sous-Bois

324.41.36 Breveté S.G.D.G.

Modèle déposé

puis file. La modeste inscription a été recueillie. Et la pensée se penche avec entrain sur ce presque-rien ; on se dit qu'il faudra tout lui apporter pour en recevoir quelque chose. La pensée s'appelle.

L'ORAL :

Écœure pas le peuple ! Jamais rien lu d'aussi inutile. Ça se tortille comme le cul d'une bottomless, c'est brumeux, c'est pas franc . . .

L'ÉCRIT :

Mais « l'hygiaphone », dans le métro, n'est-ce pas un sujet intéressant, pour un article sur le rapport des Québécois à la France ?

L'ORAL :

Ouain, tant qu'à ça . . . c'est français typique comme invention. Maniaque au coton, dans le genre bouche en cul de poule. La flèche ben autoritaire, puis l'ordre : « Parlez law, pis jusse law ». Ouain si tu veux . . . quand on s'intéresse à des niaiseries d'même, ça peut symboliser la maudite manie des Français à donner des ordres sur toutt (surtout qu'essé qui connaissent pas), à toujours dire à tout le monde comment toutt faire. Surtout une affaire aussi ordinaire que parler, eux-autres i' z'essayent toujours d'en faire le boutte du boutte. À part que moi, les Français, i' m'intéressent pas. C't'un sujet d'intellectuel ça, ça'a même queque chose de français en soi de s'occuper du rapport du Québec à la France. Vous êtes pognés dans le passé. Oubliez donc ça. C'est de la vieille histoire ancienne . . .

L'ÉCRIT :

Crois-tu donc que l'histoire ancienne soit finie ? Que le dix-huitième siècle soit vraiment achevé ? Que le vingtième siècle ne soit pas la même chose que le dix-huitième et le seizième siècles qui n'arrivent pas à passer ?

L'ORAL :

J'peux pas croire que tu croeilles assez que je te comprends et que je peux te répondre, pour que tu trou-

ves l'inspiration de m'écrire des affaires que t'es aussi sûr que je voudrai jamais les lire assez pour les comprendre.

L'ÉCRIT :

Sans doute m'adressé-je par dessus toi, prétexte, au lecteur capable de lecture.

L'ORAL :

Tu veux dire : capable d'une lecture française ? Tu l'enverrais-tu en France, ton bâtard d'article ? Non, hen ? Je gage que t'aurais ben qu'trop peur qu'i' trouvent pas ça assez universel law, ou pas assez bien écrit law ... Maudit colonisé !

L'ÉCRIT :

Il y a du vrai dans ce que tu dis. Et au fond, plus ça va et moins j'sais ce que représentent, law, mes représentants, l'oral et l'écrit. Et je me surprends déjà à glisser par dessus cette difficulté.

L'ORAL :

Ouain, never mind ! Glisse bonhomme, glisse ! Affirme-toi face à toi-même !

L'ÉCRIT :

Mais ... c'est que je ne peux plus m'assurer d'une position extérieure à ce dont je parle.

L'ORAL :

Never mind !

L'ÉCRIT :

Le néologisme « hygiaphone » est formé d'après *hygieinon* et *phônê*, mots grecs signifiant « santé » et « voix ». Si on déploie à l'écho de ce signifiant une certaine attention lectrice préalablement trempée dans la paranoïa québécoise à l'égard de la France ...

L'ORAL :

T'es-tu paranoïaque ? Maudits intellectuels ! Moi, la France, j'te l'ai dit, a'm'fait pas un bâtard de pli.

L'ÉCRIT :

... on pourra définir l'hygiaphone : un appareil à garantir la santé de la voix, une prothèse pour s'exprimer d'une voix saine. Encore un pas de folie, et cette prescription française d'hygiène s'étendra pour nous, parleurs illégitimes, de la voix jusqu'à la parole, voire à l'accent — notre zone hystérogène. Alors captés dans le champ franchement imaginaire de ce face-à-l'Autre, il me suffira d'accorder toute l'attention d'un penseur à ma haine pour ce maudit, le Français, qui s'arroge des prérogatives régales — à nous en imposer son rince-bouche.

L'ORAL :

Rawrawraw ... J'ai mon voyage ! Mais où t'es toi law, là-dedans ? C'est-tu ta haine, ou ben si tu joues à celle des autres ? J'trouve ça maniaque. Essaie donc d'être un peu toi-même.

L'ÉCRIT :

Je ne sais même pas si je l'écrirai, cet article, parce que je ne sais encore pas si la pensée est possible au Québec.

L'ORAL :

Bon, le drame ! Pauv' ti-gars ! Ben voyons. Regarde-moi, fille. En fait, t'as même pas besoin d'y parler au gars du métro. L'hygiaphone, ça, c'est une invention pour les Français qui peuvent pas rien faire sans parler. J'me demande pourquoi qu'on a acheté ça à Montréal, on est plus proche du réel, on parle jusse qu'essé qu'on a besoin, surtout depuis quelques années qu'on assume vraiment notre identité améri-
cain-

ne. Si t'as besoin d'un billet, pas obligé de souffler dans 'a face du gars pour user l'hygiaphone, tu fais jusse un signe en donnant l'argent. Au pire, tu dis : « un billet » ou « un carnet ». Pareil à 'a banque, moi je dis : « déposer soixante » ou « retirer cinq », la fille comprend. Au fond, parler au grand complet, c'est fancy, c'est une perte de temps, techniquement j'veux dire, c'est fancy. Tu prendrais-tu une p'tite frette avant 'a game ?

L'ÉCRIT :

Tu rêves d'une parole minimale, c'est de l'idéalisme. En réalité, toi aussi tu conçois une espèce d'hygiaphone, pour filtrer la parole inutile et ne laisser passer que la parole utile.

L'ORAL :

Ça c'est une belle remarque fancy. As-tu vu *Star War*, ou *The Empire Strikes Back* ? T'sais le gorille, le chum du gars ? Ça c'est mon idéal : i' est capable (pourtant c'est jusse un animal) de réparer des gun au laser, des ordinateurs, un vaisseau spatial super-complicqué, donc techniquement i' est super-intelligent. Mais i' parle pas, i' grogne, i' pleure, i' rit, i' fait des menom-menom comme l'ours dans *Pepino et Capucine*, n'empêche qu'on le comprend tout le temps. C'est la preuve qu'on a pas besoin de la parole articulée pour être super-avancé dans le progrès, et en même temps avoir des sentiments humains universels faciles à communiquer. Eille, penses-tu que si je siffle une fille, dans n'importe quel pays où ça parle n'importe quelle langue chinoise pas parlable, a' comprendra pas mon message, t'sais law ? J'ai pour mon dire que pour les choses importantes, la parole genre française est techniquement dépassée.

L'ÉCRIT :

Mais la France n'est une représentation d'une grandeur passée et d'une délicatesse dépassée que dans notre fantasme. Ainsi « Fontenay-sous-Bois », dans mon article, pourrait servir d'amorce à une réflexion particulière : *Robert* y mentionne une église du XVe siècle, mais aussi des usines de produits chimiques et de métallurgie. Or, je parierais que beaucoup de Québécois croient l'Angleterre plus forte que la France — bientôt la troisième puissance économique.

L'ORAL :

Pfut . . . i' ont même pas de toilettes comme du monde.

L'ÉCRIT :

Ce qui prouverait que nous projetons sur la situation de la France dans le monde notre propre rapport à l'Anglais et à l'Américain. Autrement dit : à défaut de s'identifier à la France, plusieurs l'identifient à nous. Avant de la rejeter, de la refouler, parce qu'ils se méprennent (ou se surestiment, c'est la même chose) eux-mêmes. C'est une structure paranoïaque ; il faudra y revenir. Et cette identification de la France à un peuple de vaincus s'est peut-être accentuée depuis la défaite de '40.

L'ORAL :

As-tu vu *les Plouffe* ?

L'ÉCRIT :

Justement ! C'est la partie de mon article qui s'enlèverait de « Maréchal Jean-Marie-Gabriel de Lattre de Tassigny ».

L'ORAL :

Non, mais, c'est-tu pas exagéré, sincèrement law, comme nom ? C'est un nom exagéré ! Tu te vois-tu écrire une adresse de même sur une lettre ? C'est un

nom de Français exagéré, law, entre Québécois law, avoue-lé.

L'ÉCRIT :

Qu'est-ce qui nous rend frivole cette longue adresse, et correcte « 202nd Str. » ou « 15ème avenue » ? Serait-ce qu'un certain arôme technique lie pour nous l'habitat au langage chiffré ? Il faudrait évidemment commencer par se demander ce que signifie « habitat » ; quel est le rapport de l'âme et de l'habitation ? et le rapport de l'habitation à son adresse ? À ce moment de mon article, le numéro de téléphone du fabriquant de l'hygiaphone pourrait incidemment me fournir un développement sur le fait que les Français ont troqué eux aussi, par souci de commodité technique, les indicatifs nominaux (comme « Solférino » ou « Pontiac ») pour des indicatifs chiffrés. Par contre, « en France, le téléphone ne marche pas » ... Et le téléphone est peut-être sous ce rapport à rapprocher de l'hygiaphone ... machine fend-le-vent. Y penser. Le Maréchal de Lattre de Tassigny commandait en juin 1940, la 14ème division d'infanterie. Interné par Vichy ...

L'ORAL :

Quand j'étais petit, on me faisait prendre de l'eau de Vichy quand je faisais une indigestion. T'en rappelles-tu, on achetait ça à la pharmacie dans le temps. N'empêche, les Canadiens français ont trouvé que Pétain faisait quand même pitié, après la guerre. C'était exagéré aussi de raser les femmes qui avaient sorti avec des Allemands.

L'ÉCRIT :

... pour avoir été tenté de prendre le maquis, il s'évada à Alger et participa plus tard au débarquement allié et à la libération de plusieurs villes.

L'ORAL :

Shit ! Tu crois à ça, toi, la Résistance ? Sans nous autres pis les Américains, les Français en seraient jamais venus à boutte, avec leurs culottes courtes pis leurs p'tits guns . . . Fuck ! La Résistance, c'est une invention de bienséance, jusse une parade pour que les Français aient l'air de se libérer eux-aut'-mêmes, quand c'est les Anglais pis les Américains qui faisaient toutt.

L'ÉCRIT :

Puis de 1950 à 1952, il fut commandant-en-chef en Indochine.

L'ORAL :

Law les Français ont encore mangé la claque. Pis après, ça été Suez, l'Algérie, l'Afrique . . . Enne ostie de débarque, pendant que les États devenaient top of the world !

L'ÉCRIT :

Oui, de là tout un chapitre sur la valeur de résistance à l'américanisation représentée par la France socialiste ; le seul lieu activement différent parmi les pays de culture occidentale, qui puisse nous servir à contrer l'influence des chimpanzés états-uniens.

L'ORAL :

Mais qu'essé qu't'as contre les États-Unis ?

L'ÉCRIT :

Je les hais. Je hais les États-Unis (qui usurpent en impérialistes le nom d'Amérique) ; ils sont la plaie de l'humanité, et même de la planète Terre.

L'ORAL :

Ça c'est exagéré, par exemple.

L'ÉCRIT :

Exagéré ? Tu veux dire « français » ?

L'ORAL :

Peut-être. C'est vrai qu'i' y a queque chose de pointu, comme l'autoritarisme français, à juger raide de même, sans respecter l'opinion de l'autre. Pis c'est-tu leur faute aux États si i' sont si forts ? Be a winner, bonhomme. Place pas ton p'tit cœur sus le ch'min du bull, passe que tu vas t'faire faire mal, fille.

L'ÉCRIT :

La France rendue à l'idéal socialiste représente un espoir pour toutes les différences, un espoir pour la vie, pour la culture et pour les forces révolutionnaires dans tous les pays.

L'ORAL :

T'es-t-ancien pas pour rire ! Bout de graine, bonhomme, tu fourres dans le beurre ! Continue à écrire, j'vas aller voir le score à 'a télé.

L'ÉCRIT :

Donc — l'exemple de « Fontenay-sous-bois » — la langue et la culture françaises s'entendent avec la technique moderne, elles en sont même l'une des sources, au contraire de ce qu'on en imagine au Québec, où la France et les U.S.A. se départagent comme les pays de la culture et de la technique, de l'artifice et de la vérité, de la séduction féminine voilée et de la présence sincère. Autrement dit, la France et l'Amérique représentent pour les Québécois les deux pôles classiques du clivage métaphysique. De sorte que l'hygiaphone composerait pour nous une parfaite métaphore de la technique française, une métaphore de la technique de la technique française : frivole, mal dégagée de la poésie, encore empêtrée dans les fleurs d'un tapis purement formel, extratechnique ; obstinée à proximité d'un style d'être qui l'empêche d'accomplir en soi l'essence de la technique. De notre point

de vue américain, du point de vue de cette métaphore de sa technique (qu'il faudrait interroger sur sa technique de la métaphore), la technique française paraît une extension de l'art du voile, des arts féminins de la parfumerie et de la couture (fût-elle haute) à un domaine empirique impossible à dominer par l'art, un domaine où la séduction de l'art sombre au néant en tant que technique et où se dévoile la frivolité de la technique française, son ridicule, la castration de la quéquette française et l'échec de son ambition d'inventer une technique française (« Modèle déposé »). Le ridicule s'aggrave de ce que l'hygiaphone se représente en plus pour nous comme un appareil à jucher le sujet sur des échasses, d'où celui-là qui conçut qu'on ne lui parlerait qu'à travers un filtre protocolaire puisse échapper à la manie paysanne du tutoiement québécois.

L'ORAL :

Ouain, c'est vrai ça, c'est frachié les Français.

L'ÉCRIT :

Mais tu ne comprends pas, beau cave, tu tombes dans le panneau que je décris ; c'est un fantasme québécois. En réalité, le métro de Montréal est une démonstration simple de l'existence virile d'une technologie française. On pourrait citer des montagnes d'exemples. Et cette conception de la France comme un pays de culture, d'artifice et de raison sophiste, à laquelle même les intellectuels québécois recourent comme à une chose entendue, repose en fait sur notre inhabilité à penser qu'un lieu de haute culture et où l'on parle une langue articulée puisse également élaborer une technique moderne ; ceci à cause de la langue socio-affective parlée aux U.S.A., ce vaste réservoir de mégalomanes analphabètes qui exportent

dans tous les pays leur arriération intellectuelle. Quant aux raisons qui nous rendent inhabiles à penser l'union de la culture et de la technique, elles sont multiples et tiennent toutes au refoulement de notre origine auquel nous détermine notre histoire de colonisés (1).

L'ORAL :

Ah ! non, pas une ostie de note ! Tu serais pas capable d'aller tout droit, d'éviter les citations fancy qui obligent la lecture à se diviser en deux ?

L'ÉCRIT :

Préfères-tu une citation dans le texte ?

L'ORAL :

Es-tu fou ? Te citer toi-même ! C'est arrogant et prétentieux ; on te prendrait pour un Français (2). Ah ! non ! tu vas pas m'accrocher une note à moi aussi !

L'ÉCRIT :

L'hygiaphone, donc, nous représente l'innovation technique frivole, le symptôme d'une puissance postiche sanglée dans une obsession d'hygiène linguistique. Et cette lecture nous la produisons parce que toute notre histoire nous produit comme le double de cette lecture : comme si nous étions la matrice creusée dans un moule par le couple formé des deux pôles de la métaphysique ; comme si nous ne pouvions que cumuler ce qui leur manque à chacun, qu'ajouter la lacune essentielle de l'intellect à la lacune essentielle du sensible. Nous serions le double manque, la double privation ; il nous manquerait l'écriture à la parole et la parole à l'écriture ; l'intellect au sensible et le sensible à l'intellect. Nous ne serions ni France ni Angleterre (aujourd'hui ni France ni U.S.A.), mais ce qui manque à chacun pour être l'union des deux ; mais les deux lacunes s'accusant mu-

tuellement ; mais la matrice qui nous assigne à une position où rien ne se pense en dehors d'un tel système d'oppositions. Une sorte de Destin paranoïaque que nous partageons avec l'Allemagne des grands temps romantiques, philosophiques et maudits ; oui, la grande Allemagne des profondeurs, affolé entre son désir d'égaliser la France et son désir de ne pas désirer l'égaliser mais d'être soi ; l'Allemagne qui, réunifiée, ira couronner à Versailles son premier César.

L'ORAL :

Ton affaire se gâte. Tu perds des lecteurs à chaque ligne. Tu vas te faire haïr si tu te rends pas plus accessible, César . . . yek ! yik ! yik ! yik ! (rire)

L'ÉCRIT :

C'est toi qui me hais, depuis toujours, et tu le projettes sur les lecteurs.

L'ORAL :

Wow les moteurs ! M'a dire comme toi, t'es parano en verrat !

L'ÉCRIT :

J'écrivais donc, avant que tu ne m'interrompes avec tes niaiseries, que notre histoire nous a produits comme double négation ; ou double dénégation, double ressentiment, double amertume, double acrimonie — mais aussi, aujourd'hui, la chance des jeunes penseurs québécois : comme double lucidité . . .

L'ORAL :

Yeaaaaaaah !

L'ÉCRIT :

. . . une souplesse philosophique à l'époque de la déconstruction derridienne. Et pourquoi ne nous sommes-nous pas imaginés France plus Angleterre plus U.S.A. ? Pourquoi la double ou la triple négation, pourquoi pas l'addition ?

L'ORAL :

Ça c'est vraiment ton problème. Moi je suis Québécois et fier de l'être. Ni Français ni Américain, mais Québécois. De froidure et de parole.

L'ÉCRIT :

D'abord, le ni . . . ni . . . procède de la paranoïa, ou d'un *désir* de ne faire plaisir à aucun des deux, de les mécontenter tous deux, de les décevoir et de les bouter tous deux hors de l'exemplarité paradigmatique à laquelle ils prétendent. Insistons-y : cette double négation est destinée à l'affichage aux frontières, à l'exportation, ce sont des frais de représentation qui supposent puérilement que ces puissances étrangères se recueillent pour nous écouter et qu'elles puissent être blessées par nos refus de les prendre pour modèles. Ce qui suppose qu'elles auraient investi autant sur nous que nous contre elles. Cela reviendra évidemment, dans mon article, à accuser notre fixation à la mère.

L'ORAL :

Comment ça, bout de viarge ?

L'ÉCRIT :

Ce serait trop long à expliquer. Il faudra aussi un vaste rappel historique . . .

L'ORAL :

C'est vrai, la France nous a abandonnés.

L'ÉCRIT :

C'est vrai, la France nous a abandonnés.

L'ORAL :

Bof, tu y accordes ben que trop d'importance. Vous autres, les intellectuels, vous êtes pas libérés de l'influence européenne, vous êtes fixés à la mère (au fond, c'est vrai) ; vous avez un gros œil français qui vous watche, vous juge, vous condamne. Peut-être

qu'i' y en a qui sont québécois libérés, mais la plupart vous êtes complètement aliénés. Affirmez-vous ben raide ! Un homme libre envoie manger d'la marde avec un « never mind » pas achalé, comme Jean Coutu dans *le Survenant* à 'a télé, toutt qu'essé qui essaye de l'écœurer. N'empêche, c'est les Anglais qui sont bons pour ça, se tenir deboutte, tenir à son boutte. Un modèle mondial de liberté, d'indépendance de l'individu, de variété de choix. Au lieu que les Français, bout de graine ! c'est marqué par l'autorité, toutt leur monte à 'a tête. T'sais qu'en France, toi et moi, on pourrait pas se parler, on se comprendrait pas, y'a même des classes dans le métro.

L'ÉCRIT :

Alors que nous habitons notre métro français à l'américaine, sans distinction de classe ?

L'ORAL :

Et moi, j'accepte de parler avec toi librement, à l'anglaise.

L'ÉCRIT :

Mais en français. J'ai un ami qui travaille comme traducteur à l'agence Canadian Press — Presse Canadienne. Sais-tu qu'il a souvent traduit de l'anglais au français des discours de Pompidou, de de Gaulle, parce que ces textes parvenaient à Montréal de Toronto, où ils avaient d'abord été traduits en anglais ?

L'ORAL :

C'est écœurant ! C'est comme avant, les vendeurs chez Eaton.

L'ÉCRIT :

Sur la lancée de cette anecdote (qu'il faudra vérifier), j'entamerais une vaste fresque historique. Sais-tu aussi que pendant longtemps, après la Conquête, nous

n'avons pu lire Voltaire que dans une traduction anglaise ?

L'ORAL :

Bof, t'sais, Voltaire, en anglais ou en français . . .

L'ÉCRIT :

Tu as tort ! Le XVIII^e siècle est la vraie clef ! Nous avons été conquis, en 1760, à un moment où l'élite intellectuelle de France était anglophile ; quand les esprits éclairés de l'Europe accordaient à l'Angleterre un bon siècle d'avance.

L'ORAL :

C'est là qu'on l'a pris, à la Conquête, notre avance sur les Français !

L'ÉCRIT :

Et quand les rebelles américains écrivent à nos Canadiens, en 1775, pour les exciter contre l'Acte de Québec et les gagner à leur cause : « Qu'aurait dit votre compatriote, l'immortel Montesquieu, au sujet du plan de gouvernement que l'on vient de former pour vous », monseigneur Briand, l'évêque collabo, aurait pu rappeler à ses brebis l'anglomanie de Montesquieu, ou celle de Voltaire, de Diderot, etc. J'en parle pour rire, il ne pouvait prononcer ces noms-là, lui qui avait mandé aux vaincus, dès 1763, que l'Église enseigne d'obéir au pouvoir établi : « Rien ne peut vous dispenser d'une parfaite obéissance, d'une scrupuleuse et exacte fidélité et d'un inviolable et sincère attachement à notre nouveau Monarque . . . » Et plus tard, contre les idées libérales des Patriotes, contre ces principes des anglophiles français : la souveraineté populaire et la séparation de l'Église et de l'État, l'évêque traître Lartigue mandera, en 1837 :

« Ne vous laissez donc pas séduire, si quelqu'un voulait vous engager à la rébellion contre le gouvernement établi, sous prétexte que vous faites partie du « peuple souverain » ». C'est Bossuet contre Locke, à la rescousse d'un absolutisme anglais ! Le peuple a protesté contre ce mandement pendant sa lecture dans les églises, il lui a parfois opposé *la Marseillaise* . . . Sais-tu que les nationalistes canadiens-français ont longtemps chanté *la Marseillaise* dans leurs assemblées, et tenu le tricolore pour le vrai drapeau des Canadiens français ?

L'ORAL :

Sûr ! Même que c'est de d'là que vient l'uniforme des Glorieux, le Canadien de Montréal.

L'ÉCRIT :

Puis, ce sera la trahison, la défaite, la régression, la France de la Révolution, la France géniale mise à l'index, maudite. Le psychopathe monseigneur Plessis écrivait déjà après la défaite d'Aboukir : « Réjouissons-nous . . . Tout ce qui affaiblit la France tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne, assure nos vies, notre liberté, notre repos, nos propriétés, notre culte, notre bonheur ». La haine de la France fournira la base de notre mépris pour nous-mêmes. De la pensée française, notre Église ne souffrira que les gâteaux et les réactionnaires, de Bonald, de Maistre, Veuillot . . .

L'ORAL :

Tu te rappelles-tu des pièces de Ghéon ? Fallait-tu être colon ! De toutes façons, à c't'heure que c'est fait, je me demande si on a manqué si grand'chose que ça, maintenant qu'on s'est donné tout ce qui nous a manqué par nous-mêmes ?

L'ÉCRIT :

Nous avons rompu d'un coup, à l'américaine, avec la France du catholicisme arriéré, mais simplement pour adhérer à notre propre moi-idéal grandiose.

L'ORAL :

C'est vrai, après tout, qu'on est peut-être un grand peuple ...

L'ÉCRIT :

En 1760, Diderot écrit *la Religieuse*. Par l'effet de son identification à sa pauvre héroïne, il verse des larmes en composant ; ce qu'il lui fait subir lui fend le cœur, comme s'il se frappait lui-même en affligeant l'honnête et modeste jeune fille. Ces airs d'honnêteté et de modestie, ce seront bientôt les cibles préférées des bourreaux de Sade, pas assez naïf, lui, pour ne pas jouir ouvertement d'être l'auteur de leurs supplices. Mais nous, par rapport au texte de notre malheur depuis la Conquête (dont nous sommes à la fois les auteurs et les héros suppliciés), nous sommes davantage comparables au noble Diderot, nous ne savons pas que nous jouissons, nous pleurons, et ... oh ! je vois se dérouler dans mon imagination le tableau d'une ... oh ! quelle scène ... une prodigieuse machine historico-libidino-philosophique, réglée par la technique métaphorique, par la coalition analogique de toutes les impuissances ...

L'ORAL :

I' est parti parti ...

L'ÉCRIT :

L'identification d'un homme à une femme, sa victime, en cette année 1760 où les Canadiens français commencent une longue dérive dans l'Atlantique ... symboliserait notre mode de symbolisation ... Oui,

c'est cela . . . Plus qu'un symbole, le symbole vrai de la souffrance qui s'offre en sacrifice pour poser les fondements d'un symbolisme, pour donner leurs valeurs aux symboles. Il se peut que nous n'ayons pas eu d'autre moyen que notre souffrance pour nous assurer de l'existence réelle de symboles. Peut-être la représentation à grands frais sur le Golgotha n'a-t-elle eu lieu que pour donner sa valeur de symbole à un symbole ? Mais alors . . . oui, oui, le sacrifice technique de ma raison pourrait agir comme le ciment national d'un système symbolique et par la caresse de mon écriture je soulèverai mon lecteur jusqu'à la compréhension extatique du prodigieux système de tenailles par lequel nous nous serions mis à la Question dans le texte canadien-français. La double négation, la matrice de la double insuffisance, notre double dénégation de notre double moue de désir divisé . . .

L'ORAL :

Far out !

L'ÉCRIT :

Je nous aperçois, fourrés d'interdits entre l'Angleterre et la France, sucés par les travestis du Vatican, soumis à de hideuses intimités avec l'Allemagne jalouse et mégalo du *Sturm und Drang*, avec l'Allemagne démembrée par Napoléon, s'organisant après Iéna contre la France, contre les Juifs, contre . . . Mais je ne devrai pas m'en tenir aux métaphores historiques, car cela ne m'apprend pas de quoi ces noms de pays sont les symboles . . . je vois plus loin : je nous sens sentir les forces historiques et culturelles, France, Angleterre, et, à mesure que nous les sentons, quelque fatalité analogique de ressentiment les repousser en faisant

une moue se voulant de la morgue, et je nous sens nous définir par ces répulsions amoureuses, dans le supplice atterrissant de prescriptions ontogéniques mutuellement exclusives. L'Occident empale l'Orient — et le Canada français, au confluent des contradictions historico-métaphysiques . . .

L'ORAL :

Euh, j'sais pas, mais, t'sais veux dire, p't'être tu serais mieux d'arrêter pour à soir, law, non ?

L'ÉCRIT :

Ah ah ah ah ah ah ah ah !!! Ne sais-tu reconnaître l'ironie d'un discours qui s'emballe ? Et ne connais-tu le délire parmi les instruments du vrai penseur ?

L'ORAL :

. . .

L'ÉCRIT :

L'hyperbole en refluant abandonne quelques mérites, peut-être, pour mon article. Et surtout, j'en reste tout tremblant. Cela correspondrait à un emploi critique de ce que tu appelles « s'affirmer ben raide », une sorte de buzz noétique. Et puis, il s'en dégage quelques indices pour la découverte de l'énigme, car je me suis découvert sur un chemin et ce chemin ne m'est pas moins énigmatique que le lieu où il mène. Si j'affirme que nous sommes paranoïaques dans notre rapport à la France, cela ne présente un intérêt que si je découvre aussi la paranoïa, l'abîme qui la fascine et aussi sa positivité.

L'ORAL :

Oui, oui, bon ben ça te fera de l'ouvrage pour demain. On trouve pas tout du premier coup. Viens te reposer, law, bon, hen ?

L'ÉCRIT :

Mais je n'ai encore rien trouvé du tout ! Je n'ai pas encore compris ce que j'ai compris. Je vois mais je ne me vois pas voir, c'est affreux, ça ne vaut rien, quand je pense au génie inouï de Derrida, à Heidegger qui pense la pensée à la trace, à Hofmannsthal dénudant le désespoir dans un jardin de symboles . . .

L'ORAL :

Bon, te v'la reparti à te comparer à des Européens.

L'ÉCRIT :

Pas du tout ! Tu es fou ! fou de folie ! Je ne me compare pas, j'envie une position poétique ou philosophique, un savoir vivre enchanté au milieu d'un jardin d'où la technique serait toujours sur le point de me chasser.

L'ORAL :

Un jardin à l'anglaise ou à la française ? Libre ou pogné ? Les Français font pousser les fleurs au cordeau, faut pas qu'un poil dépasse.

L'ÉCRIT :

Mais non, c'est le contraire, les jardins anglais de France sont les plus beaux ! Et l'enjeu de cet article sur la France tiendra dans la reconnaissance de l'origine, c'est-à-dire dans la fidélité à ce qui nous semble supplicié par la technique, même si ce n'est pas vrai. S'en prendre à la France comme à la matrice du rationalisme, cela perpétue le refoulement de l'origine, de la mère, du matriciel, et propage une technique définie précisément en opposition à la poésie, une technique qui ne triomphe qu'à imposer l'idée que la vie ne peut être poétique qu'au détriment de l'excellence technique de la technique — jusqu'à ce que la poésie, forcée par cette technique à se définir méta-

phoriquement contre la technique, se couvre enfin de ridicule.

L'ORAL :

C'est vrai que t'es ridicule.

L'ÉCRIT :

Mais ni Français, ni Québécois, ni Américain, mais sur le chemin de ce qui a fait les frais de ma recherche et que je cherchais à travers ces noms, et qui nous cherche et nous appelle sous le nom maudit de France.

L'ORAL :

On dirait un chef d'équipe dans la J.E.C. Voyons, modère tes transports, t'es toutt triste, les yeux fall-ball. T'aurais pas dû t'exciter de même t'à l'heure. Trop high : down exagéré. J'connais un bon truc de relaxation, c't'une technique intégrale de Californie. Étends-toi ici, law, bon. Arrête de penser. Concentre-toi sur le vide au centre de ton esprit. C'est ça ferme les yeux, détends ton plexus, penser sur la France, j'te l'ai dit, c'est trop français, ça te pogne dans l'orbite d'un roi-soleil, alors que ce qui faut c'est devenir toi-même un soleil. Les Français, ça te fait parler dans l'hygiaphone, ça te ferai écrire dans l'hygiagraphe . . .

L'ÉCRIT :

Hygiagraphe serait plus euphonique.

L'ORAL :

T'chut ! Relaxe . . . Euphonique my eye . . . enne nuance de tapette . . . j'parle comme que j'décharge, par escousses, sans faire des croches, pis y'a pas de ni çi ni ça.

L'ÉCRIT :

Et ta femme ?

L'ORAL :

À l'aime ça de même, faut avoir le tour, c'est une technique, ça s'apprend pas. Les Français, ça te ferait venir dans une hygiagaine.

L'ÉCRIT :

T'as rien compris . . . Mais tu connais les racines des mots.

L'ORAL :

Ouain, mais ces racines nuisent aux vraies racines du Québec.

L'ÉCRIT :

Auxquelles ? Aux racines françaises ?

L'ORAL :

Je le savais, bâtard, que t'allais lâcher ça. Veux-tu ben te taire, pis dormir !

L'ÉCRIT :

Et d'abord, sont-ce des racines ? La métaphore botanique : les racines, le tronc, les rameaux, les fleurs — d'une culture, d'une race, d'un peuple — cela gouverne une réflexion, commande à distance un type de conclusion . . .

L'ORAL :

Bon, i' est reparti à finfiner les poils de poche en quatre ! Veux-tu relaxer ! Concentre-toi sur le grand vide intérieur de la vraie vie au centre de toi-même, ferme les yeux, c'est ça, cool off, dors. On parlait jusse pour parler, dors, maman est law.

NOTES

(1) « . . . colonisé, c'est-à-dire, entre autres, pris dans un rapport ambivalent avec l'Origine ou l'Aurore, rapport d'enfant trouvé, d'enfant abandonné ou d'enfant martyr. Quant à la « France », elle n'est évidemment qu'une figure de l'Origine,

pour nous (...) ; cette « France »-là bée au lieu où sont noués, inséparables, le Manque et l'Origine (...). Et si, en ce « lieu », l'Origine coïncide avec le Manque, c'est que d'abord le Manque a précédé l'Origine. C'est avec le Manque que se présente l'Origine comme y manquant. Avant la trouée du manque — disons : avant l'asservissement — l'Origine ne manque pas. Non qu'elle soit présente : on s'en passe, la question ne s'en pose même pas. Le problème de l'Origine perdue se présente lorsque, suite à la colonisation, l'Origine est portée manquante. C'est à rebours que l'Origine, la France, la Mère, etc., manquent. Depuis la coupure de son « exil », le colonisé Canadien français se trouve à la merci du leurre qui consiste à croire en l'existence d'une Origine ou d'une Vérité, alors qu'il n'y en a pas, ni perdue ni à retrouver. » Jean Larose, *le Mythe de Nelligan*, « Prose exacte », Éditions Quinze, 1981, p. 25 et suivantes.

(2) « Beaucoup de Québécois ont la phobie des Français auxquels on reproche de se prendre pour d'autres, de faire leur Ti-Jo Connaissant sur tout, en somme de ne pas expier par une autohumiliation l'autorité du sujet qui prend la parole, de ne pas prendre sans un certain dépôt préalable ... des armes, ou des armoiries. Les Français auraient tous le défaut de parler avec un accent français, c'est-à-dire efféminé, émasculé, épointé (d'autant plus qu'il est « pointu »). Excellent sujet d'ethnologie nord-américaine, au lieu où la virilité se prouve au timbre, et l'efféminité se dénonce comme parole non oblitérée ». Idem, p. 25, note 13.